

John D. Voelker
(Robert Traver)

TESTAMENT
D'UN PÊCHEUR
À LA MOUCHE

Récits

Traduit de l'américain par Jacques Mailhos

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Gallmeister

Le Testament d'un pêcheur

JE PÊCHE PARCE QUE J'AIME PÊCHER ; parce que j'aime les lieux – toujours splendides – où vivent les truites, et que j'abhorre ceux – invariablement laids – où vivent les gens. Je pêche pour toutes les publicités télévisées, tous les cocktails et autres pince-fesses auxquels cette activité me permet d'échapper. Je pêche parce que, dans un monde où les hommes semblent pour la plupart passer leur vie à faire des choses qu'ils détestent, la pêche est pour moi à la fois une inépuisable source de joie et un petit acte de rébellion ; parce que les truites ne mentent ni ne trichent et qu'elles ne se laissent pas acheter ni corrompre ni impressionner par une quelconque démonstration de pouvoir : on ne les gagne qu'à force de quiétude, d'humilité et de patience infinie ; parce qu'il m'est idée que les hommes ne font qu'un seul passage sur cette Terre, et que je ne voudrais pas gâcher le mien ; parce que, Dieu soit loué, il n'y a pas de téléphone sur les rives des eaux à truites ; parce qu'il n'est que dans les bois que je puisse goûter la solitude sans me sentir esseulé ; parce que le bourbon est toujours meilleur quand on le boit dans un vieux gobelet de fer-blanc, quelque part loin là-bas ; parce que peut-être qu'un jour j'attraperai une sirène ; et, enfin, je pêche non pas parce que je considère cela comme quelque chose de si terriblement important, mais parce que je soupçonne la plupart des autres préoccupations des hommes d'être tout aussi vaines – et rarement aussi plaisantes.

Une sorte d'histoire de pêche ou : *La nuit où j'ai perdu face à Jack Sharkey*

LE SOIR DE MON COMBAT MÉMORABLE contre Jack Sharkey, l'ancien champion du monde de boxe catégorie lourds, je portais un costume trois pièces gris à rayures. Vous ne le croyez pas ? Eh bien vous le croirez encore moins quand je vous aurai dit que j'étais alors en pleine campagne électorale pour un poste de juge.

Toute cette histoire se passe à l'époque où je jouais encore à l'homme de loi et à l'homme politique – c'est-à-dire avant que la truite ne m'emporte corps et âme – et je visais un poste que le Gouverneur G. Mennen "Soapy" Williams – Williams Le Visqueux – m'avait chargé d'obtenir suite à la démission d'un des juges titulaires.

Il faut savoir qu'un candidat postulant à une charge de juge dans le Michigan se trouve dans une situation un peu ambivalente. Il ne peut espérer voler vers la victoire sous les seules couleurs de son parti (même si, pour le poste spécifique que je visais, il doit d'abord se vacciner de la politique en courtisant et en gagnant l'investiture de son parti), à cause d'une assez drolatique loi de l'État prescrivant que l'élection des juges ne saurait être partisane. Il ne peut guère éreinter son concurrent, car cela trahirait un manque de sens de la justice. Il ne peut battre le pavé en multipliant les promesses mirobolantes, car dans tout procès il y a un perdant. Il ne peut pas faire grand-chose d'autre que dégager une aura de charme, s'efforcer d'éviter les gaffes, et maudire le ciel de ne pas s'appeler O'Brien.

Après consultation des oracles, je décidai de centrer ma campagne sur la ville de Detroit. Je le fis pour plusieurs raisons, l'une d'entre elles étant que c'était là le fief de mon jeune et sémillant concurrent. Une autre était que la sylvestre circonscription de Detroit abritait trois fois plus d'électeurs que toute mon Upper Peninsula d'origine.

TESTAMENT D'UN PÊCHEUR À LA MOUCHE

Oui, c'était à l'évidence à Detroit que tout se jouerait, alors le pêcheur destitué que j'étais partit à la conquête de cette ville et, je dois l'avouer, la conquit.

Mais ma campagne tardait à décoller. Mon propre parti n'osait me soutenir, comme je l'ai expliqué, et le parti adverse n'avait évidemment aucun intérêt à le faire. Je constatai donc rapidement que les électeurs avaient remarquablement peu de difficulté à cacher les sommets d'extase où ma candidature les plongeait. Les gens s'abstenaient massivement d'assister à mes meetings, bien que j'eusse certes l'occasion de rencontrer quelques aimables concierges qui se trouvaient, par la force des choses, contraints d'être là et qui, eux au moins, attendaient que j'eusse fini mon laïus et quitté les lieux pour se débarrasser de mes prospectus. Il y avait bien sûr la radio et la télévision, mais qui aurait été prêt à contribuer au financement de la campagne d'une épave politique aussi implacablement abandonnée des dieux ?

En désespoir de cause, je me mis à hanter les usines de voitures et découvris, à ma grande horreur, que j'étais devenu un homme invisible. Bien qu'il arrivât de temps à autre qu'un géant monumental et bel homme en cravate à pois verte du nom de Le Visqueux parvînt à ouvrir une brèche dans leur conscience collective, les ouvriers qui passaient les grilles avaient les yeux lourds d'une sorte d'indifférence torpide, et leurs regards me traversaient comme si j'eusse été transparent. Mes prospectus de campagne chutaient de leurs doigts mous plus rapidement que je n'arrivais à les distribuer – et j'avais appris à donner les cartes très tôt au *Hickey's Bar*. À la fin de ces sessions spectrales, j'allais souvent plonger mon regard dans les miroirs des tavernes pour vérifier que j'existais encore.

Plus la campagne avançait, plus mon moral s'effondrait. Pour ajouter à mon état dépressif général, cette élection avait lieu au printemps et j'allais manquer l'ouverture de la pêche à la truite – ce fut peut-être le coup de grâce. Les choses allaient si mal que seule une sorte de loyauté et de fierté acharnées m'empêchaient d'envoyer valser toute l'affaire et de filer vers le nord pour retrouver mes truites.

UNE SORTE D'HISTOIRE DE PÊCHE

Un soir, pleurnichant dans ma bière, je déversai toute mon affliction dans les oreilles de mon vieil ami et ancien colocataire d'université, Art Farrell, qui travaillait pour un journal de Detroit. Ce bon vieux rouquin d'Art partagea fidèlement ma douleur mais parvint à s'enfuir avant que je me misse à véritablement pleurer comme un veau. Il me téléphona le lendemain matin alors que j'étais encore au lit, ayant depuis longtemps démissionné du poste d'homme invisible distributeur de prospectus aux ouvriers de l'équipe du matin.

— J'ai un plan, dit Art.

Et il commença à me le dérouler. Apparemment, à chaque printemps, son journal parrainait un gigantesque événement sportif en salle, m'expliqua-t-il, événement qui attirait une foule considérable de robustes citoyens... et électeurs. Il devait justement avoir lieu quelques jours avant l'élection, et Art était certain de pouvoir m'y inscrire.

— Mais qu'est-ce que je pourrais y faire ? demandai-je d'un ton las. Chanter ? Mes cordes vocales sont déjà mortes à force de crier pour couvrir l'écho de ma propre voix dans les salles vides.

— Une démonstration de ton art de la pêche à la mouche en compagnie de Jack Sharkey, m'expliqua-t-il. La truite t'a fait gâcher l'essentiel de tes talents : ce pourrait être le soir du grand rachat.

Je choisis de ne pas relever la subtile pique d'Art.

— Tu veux parler de l'ancien champion catégorie lourds ? demandai-je.

— Ouai, répondit Art. C'est maintenant un pêcheur de première et une pointure du lancer, et il voyage un peu partout. Alors ?

— Pourquoi pas ? dis-je. Si je dois perdre cette satanée élection, j'aime autant tomber le fouet à la main qu'en serrant les paluches molles de parfaits inconnus.

Alors Art passa me prendre et me conduisit à la boutique de mon vieil ami, le fabricant de cannes Paul Young, de qui j'obtins le prêt gracieux d'un équipement de pêche convenable pour ma rencontre, après lui avoir expliqué que les cannes aussi nombreuses que magnifiques que je lui avais achetées étaient naturellement restées bien loin de là, chez moi.

TESTAMENT D'UN PÊCHEUR À LA MOUCHE

— Tu te rends compte, fit Art en rêvassant tout haut sur la route du retour, que tu vas sans doute être le premier adversaire que Jack Sharkey ait jamais rencontré qui ait passé sa vie entière à s'entraîner pour une seule rencontre.

— J'ai tout fait pour, dis-je en caressant le fin étui contenant mon arme secrète.

Le grand soir arriva et Jack et moi nous rencontrâmes et nous serrâmes la main au centre du ring – je veux dire au bord du bassin de lancer –, chacun tenant, en lieu et place de gants, une canne à mouche de quatre onces, et jaugeant l'autre du coin de l'œil dans l'attente du gong. Jack était un grand gars à la voix douce et il bavarda aimablement pour me mettre à l'aise sous les hourras de la foule et le crépitement des flashes.

On présenta d'abord Jack au public en délire, puis ce fut mon tour. Dans le brouhaha et l'euphorie générale, je pardonnai rapidement au speaker d'avoir écorché mon nom au point qu'il ressemblât plus à celui d'une marque de saucisse allemande d'importation qu'à celui d'un quelconque juge connu. Puis la cloche sonna et nous nous avançâmes prudemment, son Honneur en costume se sentant, je l'avoue, juste un tantinet inférieur en poids et en prestance.

Vrai lanceur de grande classe, Jack commença par s'échauffer un peu en faisant quelques lancers arrière assez conventionnels ; puis je fis de même ; puis, face à face, nous fouettâmes tous deux de conserve. Les soies sifflaient, sifflaient, en arrière, en avant, nous étions partis dans un ballet de pure poésie rythmique. D'abord en solo, puis en duo, nous sortîmes le grand jeu, enchaînant des séries de lancers roulés de rêve, de vifs lancers double traction, de lancers revers et de spectaculaires lancers parachute – toute la panoplie palpitante – tandis que la foule hurlait et hurlait de plus belle.

Notre rencontre s'acheva sous un tonnerre d'applaudissements, je serrai la bonne grosse patte de Jack et il me lança un coup de poing taquin, puis, une fois que je m'en fus remis, je quittai les lieux en compagnie de mon manager, Art, passablement ivre de triomphe. Plus tard, alors que nous refaisons le match tous les deux au *Casey's Bar*, je remerciai mon vieux pote Art d'une voix

UNE SORTE D'HISTOIRE DE PÊCHE

embrumée et il m'assura que là, j'avais vraiment vécu mon heure de gloire.

— Je retire tout ce que j'ai dit, fit Art. Enfin, tout ce que j'ai dit sur le fait que tu perds ton temps à la pêche.

— T'inquiète pas pour ça, l'ami, dis-je en levant mon verre. À ta santé, mon vieux.

Mais le barnum politique ne saurait s'arrêter là, et, le lendemain, sans le moindre entrain, j'étais reparti en campagne. Ce n'était peut-être que pure illusion de ma part, mais j'avais pourtant bien l'impression que les gens gardaient désormais mes prospectus juste un peu plus longtemps en main avant de les jeter. Dans les derniers jours de campagne, j'en arrivai même à caresser l'idée d'une possible victoire. Après tout, me disais-je, on a vu des juges se faire élire pour moins que ça...

La campagne entra dans sa dernière ligne droite et, par une douce soirée de mai, je me retrouvai dans une voiture pleine de mes supporters les plus acharnés, à rouler en trombe d'un meeting en centre-ville vers mon dernier meeting de campagne, là-bas, de l'autre côté d'Eight Mile Road. Il était presque minuit, nous n'avions qu'une heure de retard sur notre programme, j'étais complètement vanné et je n'avais qu'une envie : rentrer à la maison. Alors que nous filions à toute vitesse dans la douceur de la nuit, l'idée que j'allais bientôt quitter cette vaste ruche humaine anonyme commença à m'obséder.

— Bon sang, les amis, lâchai-je soudain, j'aimerais vraiment mieux être chez moi en train de pêcher.

— Ah ? demanda poliment mon chauffeur, vous êtes pêcheur, m'sieur l'juge ?

— J'adore ça, répondis-je d'une voix plaintive en m'efforçant de garder mon sang-froid.

— Alors vous auriez dû aller à l'Armory y a deux-trois soirs de ça. Y avait un type, là, il aurait pu faire passer une mouche par le chas d'une aiguille.

— Racontez-moi ça, dis-je en reprenant vigueur, car après tout, moi, m'sieur l'juge, j'étais à l'Armory pas plus tard qu'y a deux-trois soirs de ça.

TESTAMENT D'UN PÊCHEUR À LA MOUCHE

— J'avais jamais rien vu de tel, fit un autre supporter. Ce type, c'était de la poésie pure.

— Quel type ? demandai-je plein d'espoir.

— Ben, ce bon vieux Jack Sharkey, évidemment, fit encore un autre pour rajouter deux sous à la musique. Vous savez, l'ancien champion catégorie poids lourds.

Un long silence. Puis :

— Il n'y avait pas un autre type avec lui ? demandai-je d'une voix faible.

— Voyons voir. Hmm... Ouais, maintenant que vous l'dites, y avait effectivement une sorte de type en costume de banquier. J'ai pas bien compris son nom... ça sonnait du genre pollack ou boche. C'est sûr, c'est qu'il arrivait pas à la cheville de ce bon vieux Jack.

— J'aurais vraiment aimé voir ça, parvins-je à maugréer.

Le jour du scrutin arriva et passa. Je gagnai. Et après avoir fêté ça avec Art et sa Ruthie, je filai à la maison, je filai à la pêche, et ne remis plus jamais les pieds en ville.